

Mais où sont les neiges d'antan...

François Lepage

Number 127, November 2010

Dilemme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61819ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lepage, F. (2010). Mais où sont les neiges d'antan.... *Moebius*, (127), 135–142.

FRANÇOIS LEPAGE

Mais où sont les neiges d'antan...

Frédéric Gauthier est rêveur aujourd'hui. Bien qu'il ne s'autorise que rarement à verser dans l'autosatisfaction, il se laisse envahir par un sentiment languide, presque voluptueux, de la tournure qu'a prise sa vie. Il vient d'avoir 58 ans, possède la première boîte de création graphique de Montréal qu'il a lui-même créée, est à l'aise, très à l'aise, possède un immense loft sur le canal Lachine et une BMW Z4. S'il est un peu sentimental aujourd'hui, c'est pour une raison très simple. Sa fille Aurélie vient de lui annoncer qu'elle va se marier. Il l'a invitée à déjeuner chez Laloux et il a une heure à perdre, n'ayant pas l'esprit à se plonger dans ses dossiers.

Alors Frédéric se glisse dans la nostalgie comme on se glisse dans un lit douillet. Il pense à ses vingt ans, les années bohème, à cette époque où la marijuana était une drogue douce, où faire l'amour était banal, où le mariage était une option ridicule. Un instant, un petit nuage noir vient assombrir son petit royaume *Yellow Submarine*. Diane. Sa seule liaison amoureuse digne de ce nom. Diane qu'il avait quittée brusquement pour partir à Vancouver. Diane qu'il avait laissé tomber parce qu'elle était enceinte et qu'elle ne voulait pas se faire avorter. Erreur de jeunesse. Il va entamer le souvenir de ses années vancouveroises lorsqu'il s'aperçoit qu'il est temps de partir pour le restaurant s'il ne veut pas être en retard. Frédéric a depuis toujours une phobie malade du retard.

Il arrive chez Laloux à l'heure, le premier bien sûr. Il sait qu'Aurélie sera en retard. Aurélie, elle, est toujours en retard. Il a donc devant lui une petite demi-heure pour continuer son cinéma nostalgique.

Les années de galère à Vancouver, où il touche à tout, peinture, théâtre, musique et champignon magique. Et puis le jour où il comprend que sa véritable niche écologique est le graphisme publicitaire. Le retour à Montréal en pleine crise économique du début des années quatre-vingts. Trente ans, pas de job, pas d'argent. Et enfin le miracle avec l'arrivée sur le marché de cette petite merveille qu'est le MacIntosh. Il est alors un des premiers à comprendre qu'un monde nouveau vient de naître : l'infographie.

Il va ouvrir le chapitre de la création avec ses colocos Fred et Julien de la PME CompuGraf dont le siège social était dans le salon du trois et demi qu'ils partageaient, lorsque Aurélie arrive.

— Tu es en avance ! dit-il souriant et en l'embrassant. Eh bien oui, habituellement, tu as une demi-heure de retard alors qu'aujourd'hui tu n'as que vingt minutes.

Aurélie le fixe un moment, un peu méfiante. Habituellement, elle n'apprécie pas tellement ses remarques qu'il croit humoristiques mais aujourd'hui elle est toute à son bonheur de partager avec son père ses projets d'avenir.

— Oui, j'ai couru car j'avais hâte de te montrer les photos ! Nous avons passé la fin de semaine avec sa mère à son chalet de Saint-Adolphe d'Howard et j'ai pris des photos de Charles.

Le serveur s'avance.

— Bonjour ! Prendriez-vous un apéritif pour commencer ?

— Je prendrais bien un kir, dit Aurélie.

— Deux kirs !

— Royal ou ordinaire ?

Pourquoi les garçons de restaurant ont-ils toujours l'air de vouloir avoir le dernier mot ?

— Royaux, bien entendu !

Aurélie sort une grosse enveloppe du Centre Japonais de la Photo. Elle en exhibe un impressionnant paquet de photos. Comment peut-on prendre cent photos dans une fin de semaine, se demande-il en se gardant bien de partager ses réflexions.

— Tu vas voir s'il est beau.

Là, c'est plus fort que lui.

— Tu parles du chalet ?

— Arrête de niaiser. Tu vas beaucoup l'aimer. Il a le même sens de l'humour que toi.

Je ne suis pas sûr que j'aime mon sens de l'humour, surtout chez les autres... se dit-il.

— Même physiquement il te ressemble si je me fie aux photos de toi quand tu étais jeune.

Ça y est, je viens d'apprendre que je suis vieux.

Les photos défilent. Frédéric est heureux de partager un peu du bonheur de sa fille.

— Celle-là de nous deux, c'est sa mère qui l'a prise sur la véranda.

Il a droit à Charles sur le bord du lac, Charles au petit-déjeuner, Charles sur le quai en maillot de bain, Charles aux fourneaux en train de tourner une cuillère en bois dans une casserole.

— Enfin la dernière, que j'ai prise avec la minuterie en plaçant l'appareil sur la cheminée.

Attablés autour d'un poulet grillé qui a l'air délicieux et regardant tout souriants en direction de l'objectif, Aurélie, Charles et sa maman posent pour la photo. Sa maman, c'est Diane.

Frédéric accuse le coup. À la mi-cinquantaine, Diane est toujours jolie femme. Son regard pétillant n'a pas changé. Frédéric n'arrive pas à détourner son regard de la photo.

— Qu'y a-t-il ? demande Aurélie.

— Rien, ce visage me rappelle quelqu'un.

— Tu verras, elle est très sympathique, très simple. Et pourtant, c'est une universitaire de renom, une sociologue très réputée dans son domaine. En tout cas, lorsque vous vous rencontrerez, pas de blague de fesse ou autre vulgarité macho du genre. C'est une féministe de la première heure, qui milite encore.

*

Frédéric boit peu mais ce soir il en est à son troisième whisky. L'alcool aidant, les souvenirs deviennent plus poignants. Il revoit des choses – peut-être les réinvente-t-il. Il repense à cette union avec la mère d'Aurélie après qu'elle l'eut plaqué en lui laissant la petite pour aller vivre avec une femme. La plus grande humiliation de sa vie. Il aurait dû rester avec Diane.

Frédéric allume la télévision, la referme aussitôt. Il va se coucher. Une bonne nuit replacera tout cela dans l'ordre normal des choses.

À trois heures du matin, une décharge électrique le transperce des orteils aux oreilles. Il se dresse d'un coup dans son lit et dit :

— Charles est mon fils. Ma fille va épouser mon fils.

La nuit réparatrice vient de se terminer, se changeant en tempête sous son crâne. Il se lève, se dirige vers la cuisine. L'horloge du micro-ondes indique 3 h 22. Il se prépare un café et réfléchit. Après une heure de réflexion, le problème apparaît d'une simplicité ridicule. Ou bien il ferme sa gueule ou bien il parle. S'il ferme sa gueule et que Charles est son fils, ça va finir par se savoir. Il ne peut fuir Diane, ne serait-ce que pour la cérémonie du mariage. Et puis même s'il réussissait à cacher la chose. Imaginons qu'ils aient un enfant. Il voit déjà un cul-de-jatte hydrocéphale mongolien. S'il parle, à qui va-t-il parler. À Aurélie? Jamais! À Diane? C'est pire!

À 8 h, il appelle son directeur des relations commerciales.

— Jean? Écoute, je ne peux pas aller au bureau aujourd'hui, une affaire personnelle importante et embarrassante.

— Mais Frédéric, tu oublies que nous avons une réunion à 10 h avec le directeur des communications du Cirque du Soleil. Je te rappelle qu'il s'agit d'un contrat d'au moins trois millions de dollars. Il faut absolument que tu sois là.

— Je ne peux vraiment pas. Écoute, fais pour le mieux. D'accord?

Frédéric raccroche. Il est en sueur et pense avec raison que sa sueur sent le whisky.

*

— Maman, j'ai quelque chose d'important à te dire.

Diane referme lentement le livre qu'elle lisait, se cale dans le fauteuil du salon, les sourcils froncés, surprise, un peu inquiète du ton grave de son fils.

— Je t'écoute.

— Voilà. Un type dans la cinquantaine avancée est venu me voir aujourd'hui. Il dit s'appeler Frédéric Gauthier

et prétend que je ne peux pas épouser sa fille Aurélie parce qu'il serait mon père.

Diane encaisse le coup. Pas le maudit chien sale de Frédéric Gauthier! Je pensais qu'il était sorti de ma vie pour toujours, celui-là. Elle se calme, elle réfléchit. Elle décide d'aller à l'essentiel.

— Je te rassure tout de suite, il n'est pas ton père. Nous formions un couple très amoureux, assez bohème, quand à vingt-trois ans j'ai découvert que j'étais enceinte de près de deux mois. Je lui ai dit que je voulais garder l'enfant. Je pense que c'était plus pour tester son attachement qu'autre chose. À vingt-trois ans, surtout dans les années soixante-dix, on n'avait pas beaucoup de repères. Je ne pouvais même pas en parler à mes parents qui faisaient partie de cette dernière génération de Québécois à avoir une foi non critique en l'enseignement de l'Église catholique. Frédéric a dû paniquer ou je ne sais trop quoi et il a disparu. On m'a dit qu'il vivait à Vancouver mais je n'ai jamais su si c'était vrai. J'ai fait une dépression, la première et la dernière à cause d'un homme, et au bout de deux semaines j'ai fait une fausse couche. J'ai couché avec le premier venu, ton père dont, comme tu le sais déjà, je n'ai jamais connu le nom. Et voilà. Cela dit, j'aimerais bien revoir Frédéric, ne serait-ce que pour lui arracher les couilles.

Charles sourit. Il a l'habitude du langage plutôt cru de sa mère. Un immense soulagement l'envahit. Fausse alerte. Faux problème. Mais il a eu chaud.

— Je vais le prévenir de son erreur. Le pauvre vieux avait l'air complètement démoli.

— Le pauvre? Démoli? Mon œil!

Diane se lève, quitte la pièce et revient avec un troussseau de clés.

— Tiens, tu vas partir au chalet avec Aurélie pour une semaine. Pas de téléphone, pas de courriel. Il va mariner dans son jus.

*

Frédéric vient d'arriver à son appartement. Il est au bord de la crise de nerf. Non seulement Charles ne le rappelle pas mais il a perdu le contrat du Cirque du Soleil et son comité de direction l'en a blâmé. Se faire blâmer par

son comité de direction, lui qui a monté cette boîte tout seul. Il se sert un double whisky.

Le téléphone clignote. Il a un message. *98 1234.

— Vous avez « 1 » nouveau message, dit la voix de l'ordinatrice.

— Bonjour papa, c'est Aurélie. Charles a eu une idée un peu folle mais c'est ce que j'aime chez lui. Nous partons à l'instant pour une semaine au chalet de sa mère. Il n'y a pas de téléphone, pas d'Internet et le cellulaire ne se rend pas jusque-là. Le paradis quoi! Ne t'inquiète pas, je te rappelle à mon retour et je t'invite à souper chez moi. Bye!

— Ta-bar-nak, se dit Frédéric, j'ai engendré un débile.

Il ne sait plus quoi faire. Attendre une semaine? Si ça se peut, elle va revenir enceinte d'un monstre. Alors, contacter Diane? Il a pris sa décision. Il va appeler Diane et la flatter dans le sens du poil pour lui tirer les vers du nez.

*

Diane prend son apéritif vespéral. Elle s'est servi un verre d'un excellent riesling. Elle ne boit pas beaucoup mais elle se gâte.

Demain, elle part pour Boston donner une conférence. On pourrait dire qu'elle a réussi une belle carrière mais ce n'est pas son opinion à elle. Professeur de sociologie, auteure d'une dizaine d'ouvrages très bien cotés, elle ne pourra considérer avoir réussi sa vie que dans la mesure où elle aura contribué à l'éradication du machisme aussi présent à l'université qu'ailleurs. Le téléphone sonne et elle se lève pour prendre le combiné. L'afficheur indique Frédéric Gauthier. Elle hésite un instant, décroche.

— Diane.

— Oui, Frédéric, c'est moi. J'attendais ton appel.

Silence. Il se demande ce qu'elle veut dire par là. Il décide de foncer.

— Je n'irai pas par quatre chemins : est-ce que Charles est mon fils?

— Non.

Éclair. Soulagement. Apaisement. Presque détente. Début d'euphorie.

— Tu ne peux pas savoir comme ça me rend heureux!

Il continue.

— J'ai souvent pensé à toi pendant toutes ces années. Une certaine nostalgie de ces années de liberté, du rejet de la chape de plomb dont la société québécoise nous recouvrait.

— Oui, oui.

— Je pense quelque part que tu as été ma seule expérience amoureuse authentique...

— Écoute, mon gros trou du cul, je respecte le fait que mon fils ait choisi ta fille comme compagne mais en ce qui me concerne nos relations vont se limiter au mariage, aux naissances et aux enterrements en espérant que le tien sera le premier.

Clap.

